

COntEXTES

Revue de sociologie de la littérature

n°5 | mai 2009 :
Don et littérature

Littérature et don

BJÖRN-OLAV DOZO ET ANTHONY GLINOER

Entrées d'index

Mots-clés : Littérature, Don

Texte intégral

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée¹ !

¹ « Donner, c'est asservir² ». C'est dans l'inconfort de ce paradoxe que se déploient les relations entre don et littérature. Donner son œuvre achevée ou son texte ébauché à un compagnon de route pour relecture, commentaires ou diffusion, offrir et recevoir des services dans un univers littéraire fondé tant sur la rivalité que sur la relation dilective, représenter par le don d'objet ou même de (sa) personne les tensions sociales que n'épuise pas la relation marchande : toutes ces opérations défient aussi bien les discours critiques enchantés que les discours étroitement économistes sur la littérature et la vie littéraire. Le présent dossier relève le double défi de la diachronie (du Moyen Âge à l'époque contemporaine) et de la féconde mise en tension de la sociocritique et de la sociologie de la littérature. Il se donne pour ambition, ce faisant, de reconsiderer la littérature à la lumière du don et à l'inverse le don à laune de la littérature.

Polysémie du don

² Qu'entendre d'abord par le « don », s'agissant de littérature ? Pour le sens commun, le don en littérature évoque la question du talent, voire du « génie ». Ce don-là est le fruit d'une instance supérieure (Dieu, la Nature, etc.), qui confère à un individu la capacité de transcender sa condition et d'exceller dans une discipline artistique. Ce sens du mot « don », c'est-à-dire le talent particulier d'un individu, a résumé, sinon subsumé, nombre de discours sur la littérature depuis le romantisme, maintenant un impensé de la création dont se nourrit la littérature elle-même. L'acception est aussi présente dans les études sociologiques : quand on aborde les questions culturelles, la tentation est forte de plonger à nouveau dans les effets de croyance sans les interroger. Ainsi en est-il dans *La société vue du don*, un

« manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée » dirigé par Philippe Chanial. Sorte d'anthologie thématique sur le don, ce volume récent propose un court extrait d'un texte de Lewis Hyde, poète, essayiste, traducteur et critique littéraire donnant des cours de création littéraire à l'Université Harvard. L'idée de l'auteur est la suivante :

L'hypothèse de ce livre est qu'une œuvre d'art n'est pas une marchandise, mais un don. [...] Une telle idée repose sur plusieurs significations distinctes du mot don, mais toutes ont en commun de suggérer qu'un don représente quelque chose que nous ne devons pas à nos propres efforts. On ne peut ni l'acheter ni l'acquérir à la suite d'une décision délibérée. Il nous échoit. C'est donc à juste titre que nous parlons du « talent » comme d'un « don », car quoique le talent puisse être cultivé, la meilleure volonté du monde sera impuissante à le faire émerger là où il n'existe pas d'abord. [...] Sous le registre du don, nous rangeons également, à juste titre, l'intuition ou l'inspiration. Pendant que l'artiste travaille, une partie de sa création lui est offerte³.

³ L'extrait de Hyde constitue le seul texte du volume qui aborde la question de l'art et du don. Maigre pioche ! Cette définition du don sur le mode romantique du poète inspiré, du génie touché par la grâce, semble enfermer la littérature dans une conception essentialiste, rabâchée et stérile — à moins d'en faire un paradigme pour l'étude de la construction de l'identité d'écrivain⁴. Or à notre sens, les interactions entre don et littérature peuvent être riches et multiples, comme l'illustre ce dossier, à condition de sortir des conceptions « pures » du don et de rétablir le caractère relationnel, donc social, de celui-ci. Car il est possible de parler du don en littérature sans relancer une vision enchantée de celle-ci. Plus loin dans son texte, Hyde propose déjà une première piste à explorer :

Le double sens du mot don ne renvoie qu'à la création de l'œuvre — à ce que nous pourrions appeler la vie intérieure de l'art. Je fais l'hypothèse, pour ma part, qu'il conviendrait d'étendre cette manière de parler à sa vie extérieure, pour penser ce qu'il advient de l'œuvre après qu'elle a quitté les mains de celui qui l'a façonnée. L'œuvre d'art qui nous importe — celle qui fait battre le cœur, qui ragaillardit l'âme ou les sens, celle qui donne le courage de vivre, ou je ne sais quoi encore, cette œuvre-là, nous la recevons comme un don⁵.

⁴ La réception de l'œuvre d'art comme cadeau peut ainsi constituer l'une des voies pour dépasser le don essentialisé. Caroline Prud'homme explore ici même cette voie en étudiant les textes médiévaux qui mettent en scène des dons de manuscrits. Le don du livre n'est évidemment qu'une manière parmi d'autres d'approcher le don dans son rapport à la littérature : celle-ci, univers à haute valeur symbolique et entretenu par son discours autoréflexif, semble un terrain idéal pour tester différentes conceptions du don et ses différentes actualisations : don de soi (sacrifice) par la littérature, don de texte (dédicace, offrande), don anti-économique, morale du don dans le texte pour contrer la logique marchande, etc. Nous allons y revenir. Avant cela, posons un premier cadre théorique sociologique dont les articles de ce dossier serviront de mise à l'épreuve.

Cadre théorique

⁵ L'étude du don est une des tentatives les plus abouties en sociologie pour répondre à la question suivante : est-il possible de ramener les relations sociales indépendantes de l'échange marchand dans une dynamique d'ensemble qui prenne en compte tant les relations objectives que subjectives entre les acteurs, sans obliterer ni la concurrence interne aux différents champs ni « l'alliance objective pour la conquête du pouvoir symbolique⁶ » qui y préside ? *L'Essai sur le don* de Marcel Mauss (1923-24) a mis au point le possible principe régulateur de ces

diverses manifestations. L'un des zélateurs du concept de don, Alain Caillé, en donne une utile définition sociologique : « toute prestation de biens ou de services effectuée sans garantie de retour en vue de créer, entretenir ou régénérer le lien social⁷ ». Il faut prêter toute l'attention requise à cette idée d'absence de garantie de retour, en ce qu'elle n'implique nullement l'absence d'enjeu dans l'acte de donner. En réalité le don a pour conséquence de faire du donataire « l'obligé » du donateur, même et surtout lorsque le don, gratuit par nature, s'évertue à dénier cette fin. Les recherches empiriques de Mauss sur les sociétés archaïques l'amènent ainsi à voir dans la triple obligation de donner, de recevoir et de rendre⁸ le symbole par excellence qui anime l'ensemble de l'activité relationnelle et symbolique. Tels sont le principe et la fonction du *hau*, l'esprit de la chose donnée, dont le transfert confère une emprise spirituelle sur le donataire, victime dès lors d'une sorte de violence symbolique par laquelle, par définition, il doit reconnaître la supériorité sociale du donateur : « Ce qui, écrit Mauss, dans le cadeau reçu, échangé, oblige, c'est que la chose reçue n'est pas inerte. Même abandonnée par le donateur, elle est encore quelque chose de lui. Par elle, il a prise sur le bénéficiaire, comme par elle, propriétaire, il a prise sur le voleur. [...] le *hau* poursuit tout détenteur⁹. » En ce sens le don constitue un « fait social total » qui occupe une chaîne d'obligations (de « marchés obligatoires ») et de déterminations. C'est bien là le *complexus* au travers duquel est entretenue à la fois la relation entre les individus et la croyance dans la valeur de la relation et dans le système complexe formé par l'ensemble des relations : bousculant au passage les paradigmes individualiste et holiste, le concept de don, irréductible à l'intérêt ou au désintérêt dont il relève dans des proportions variables, pose que l'individu et la totalité sociale sont le résultat d'une myriade de dons entrecroisés de tous types et de tous niveaux.

⁶ En littérature, le concept de don s'avère extrêmement précieux en ce qu'il ne ramène pas l'échange de louanges, de services ou de textes à un calcul cynique de rentabilité ou à l'inverse à une transaction dépourvue d'intérêt : il y organise bien plutôt les rapports de pouvoir entre des écrivains pris dans une double relation de sociation et de communalisation (Max Weber). Plus largement, le champ littéraire apparaît comme un cas idéal-typique pour appréhender à la lumière du don les innombrables formes de cooptation, de gratitude et de reconnaissance. Pierre Bourdieu a abordé directement cette question dans un chapitre de *Raisons pratiques* intitulé « Un acte désintéressé est-il possible ? » : tout comme la « société de cour » décrite par Norbert Élias, le champ littéraire est fondé selon lui sur une économie des biens symboliques qui d'une part refoule l'intérêt économique et interdit les transactions strictement instrumentales, et qui d'autre part tend à produire des *habitus* anti-économiques, matériellement désintéressés. On y accomplit des actes désintéressés parce que c'est la loi du champ, parce que des injonctions tacites les encouragent et parce que l'univers de croyances les valorise.

⁷ Cet « intérêt au désintéressement » n'est ainsi pas qu'une logique économique renversée. Alain Caillé rappelle que le M.A.U.S.S.

est né d'un étonnement face à la montée spectaculaire de l'économisme dans les sciences sociales des années soixante-dix/quatre-vingt. Le triomphe intellectuel de ce que certains ont alors appelé le « modèle économique » aura été le prélude à l'omniparticipation du monde réel, à cette transformation de toute réalité sociale en marchandise qui est la vérité profonde de ce qu'on appelle la mondialisation¹⁰.

⁸ Or si Pierre Bourdieu proposait dans un premier temps un vocabulaire proche de l'économisme, il a recours, dans ses textes postérieurs, à un concept plus large, l'*illusio*, nécessitant la prise en compte d'un plus grand nombre de paramètres que le simple renversement des valeurs qui sous-tendrait l'économie symbolique. Par retour la notion d'intérêt prend une nouvelle dimension :

Banal en économie, le mot produisait un effet de rupture en sociologie. Cela dit,

je ne lui donnais pas le sens qui lui est ordinairement accordé par les économistes. Loin d'être une sorte de donnée anthropologique, naturelle, l'intérêt, dans sa spécification historique, est une institution arbitraire. Il n'y a pas un intérêt, mais des intérêts, variables selon les temps et selon les lieux, à peu près à l'infini. Dans mon langage, je dirai qu'il y a autant d'intérêts qu'il y a de champs, comme espaces de jeu historiquement constitués avec leurs institutions spécifiques et leurs lois de fonctionnement propres¹¹.

9 Par cet effet d'*illusio*, c'est-à-dire de rencontre « entre des *habitus* prédisposés au désintéressement et des univers dans lesquels le désintéressement est récompensé¹² », le champ littéraire produit une obligation du désintéressement, un intérêt doublé d'une contrainte à se prêter à l'infini à une chaîne de dons et de contre-dons rémunérateurs chacun en terme de capital symbolique et de capital social. Combinée au complexe du don et corrigée par elle, la réplique que Bourdieu oppose ici à ceux qui taxent sa théorie des champs de finalisme et de mécanisme étroit nous invite à nous libérer de la confusion entre les « actions objectivement orientées par rapport à des fins » et les « fins subjectivement poursuivies¹³ ».

Sociologie des champs, sociocritique et épreuve du temps

10 Cette conception sociologique forte du don n'est pas la seule mobilisée par les auteurs de ce dossier : l'analyse d'œuvres utilisant le don comme clé de lecture apporte aussi des éclairages nouveaux sur des états de sociétés producteurs de ces œuvres ou des conceptions de la littérature propres à leurs auteurs, en sorte que le don, comme outil heuristique ou complexe herméneutique, transcende la division entre interne et externe dans l'approche de l'œuvre littéraire.

11 Le dossier se veut un regroupement d'analyses de configurations sociales qui, dans la littérature ou dans la vie littéraire, entraînent ou impliquent le don. L'objectif en est d'examiner le don d'un bout à l'autre de la littérature, d'un côté et de l'autre de la médiation du texte. Comment rendre compte à la lumière du concept de don des stratégies, complexes et rarement cyniques, mises en œuvre par les écrivains, individuellement ou collectivement ? Quelles formes prend le don dans les sociabilités littéraires, et plus largement au sein du personnel de la littérature ? Qu'implique, d'autre part, la représentation du don en littérature ? À quels registres, quelles thématiques, quelles fonctions sociopoétiques renvoie cette représentation ? Autant de questions qui ont trouvé des échos variés en fonction des objets examinés. En fonction des époques considérées également : l'épreuve sans doute la plus délicate à laquelle est soumise une notion est celle du temps. Gageons qu'en l'occurrence le paradigme ne s'en trouve pas invalidé mais soumis à des mises au point et des transformations.

12 En ouverture, Carlos Fonseca Clamote Carreto se penche sur l'imaginaire oblatif tel qu'il est traité par la littérature médiévale, en particulier dans le cycle de Guillaume d'Orange. Il aborde ce vaste corpus à travers la question délicate de l'hospitalité dont bénéficie le héros au cours de ses aventures. L'hospitalité, comme Jacques Godbout et Alain Montandon l'ont montré¹⁴, est une version tout à la fois riche et problématique du paradigme du don, en ceci que, provisoirement, elle amène l'hôte à annuler l'altérité de celui qu'il accueille, tandis que ce dernier se trouve intégré à un tissu social qui lui est étranger. L'hospitalité, comme tout autre don, crée une dette symbolique mais le texte médiéval a ceci de particulier qu'il présente un échange asymétrique entre l'accueil et une prise de parole, à savoir le récit des hauts faits du héros.

13 Caroline Prudhomme s'intéresse au don de livre, à ses enjeux et à ses représentations) à la fin du Moyen Âge, c'est-à-dire dans un univers qui fonde son

contrat social sur des échanges asymétriques et hétérogènes (hospitalité contre parole là encore, protection contre loyauté). Dans cette société encore menée par les valeurs courtoises, savoir donner et savoir recevoir, sans excès ni avarice, sont des vertus indispensables au maintien et au développement du capital social. Les dons et récits de dons que Prudhomme étudie chez Froissart, Eustache Deschamps ou encore Christine de Pizan concernent la dédicace, à savoir le don (accepté ou refusé) du volume au seigneur ou au roi dans le cadre d'un rituel bien réglé qui met à l'honneur quelques symboles majeurs : le livre, la main qui donne et celle qui reçoit.

¹⁴ La sortie de la société féodale voit l'apparition dans la fiction de dons d'objets sans valeur symbolique ainsi que de la représentation de l'intérêt marchand par la figure du bourgeois. Le don prend alors d'autres formes, sans pour autant disparaître des préoccupations littéraires. Thomas Berriet s'intéresse à la rhétorique épictique telle qu'elle est à l'œuvre dans les *Odes* de Ronsard, et plus particulièrement aux manières dont Ronsard figure le don du poème ainsi que le don de l'éloge dans le poème. La Renaissance hérite des notions de fidélité et d'honneur, issues du féodalisme. Toutefois, au temps de l'institutionnalisation primitive du champ littéraire s'instaure un rapport de clientélisme entre le poète et le prince qui assure au premier sa subsistance mais introduit aussi entre ces deux êtres « élus », sacrés de quelque façon, des rapports de concurrence. À la différence de Roger Chartier¹⁵, Berriet fait voir à quel point l'éloge et la dédicace au prince forment l'un des termes d'une relation asymétrique mais réciproque, chacune des parties forçant l'autre au contre-don selon le principe d'« inégalité alternée » (Jacques Godbout). Or Ronsard présente ouvertement dans son texte, jusque dans ses railleries, le principe de l'échange et écarte du même coup l'image de l'offrande du texte. Le don en contexte littéraire prend désormais une autre tournure.

¹⁵ Avec l'article d'Oliver Delers nous repassons dans la fiction elle-même, en l'occurrence à la figuration du don dans les *Lettres péruviennes* de Mme de Graffigny. Dans ce roman épistolaire, le protecteur de la jeune princesse péruvienne, Déterville, ne cesse de lui faire des prodigalités. Celle-ci ne comprend que progressivement que tant de dons ne pourront s'annuler qu'en échange du don de soi par le mariage. On retrouve ici, quelques siècles plus tard, la tension constitutive des sociétés européennes entre la logique de l'oblation-obligation et celle de la défense contractuelle d'intérêts privés. Comme dans la littérature médiévale, la parole joue ici un rôle considérable, puisque c'est par la maîtrise linguistique que la jeune Zilia va réaliser que la générosité de Déterville suppose une réciprocité. C'est l'occasion pour Olivier Delers de relier cette analyse du texte de Graffigny avec des considérations sur les principales théories du don : celles de Mauss, Caillé, Derrida et Bourdieu. Car en effet, Graffigny fait jouer à sa Zilia le rôle d'une sociologue spontanée du système liant le donateur au donataire, système dans lequel elle est complètement impliquée.

¹⁶ Stéphane Corbin traite dans son article des expériences de don telles qu'elles sont relatées dans les écrits autobiographiques de Rousseau. Manière d'observer les écarts entre le don idéalisé et les expériences de Rousseau marquées par les effets de domination ou les conflits d'intérêts. Ce faisant, Corbin bat en brèche l'hypothèse d'un repli rousseauiste sur soi ; au contraire, soutient-il, l'introspection ne se coupe pas chez Rousseau de la pensée politique et est à comprendre comme attente des autres, comme recherche anthropologique à la fois critique et sensible. Lire les écrits autobiographiques de Rousseau à travers le rapport de leur auteur au don — ainsi qu'à l'amitié, notamment avec Grimm — c'est alors lire son expérience de l'altérité et du social. Le don apparaît ici comme un élément primordial du contrat social.

¹⁷ La démarche de Geneviève Sicotte repose sur le même refus, en l'occurrence celui de prendre pour acquis l'antagonisme supposé structurant, à l'heure du capitalisme industriel émergeant, entre les échanges marchands et les échanges symboliques

marqués par la logique du don. Elle montre plutôt qu'à l'époque romantique, en marge du discours d'un Balzac dans *Illusions perdues*, un courant de pensée vise à la conciliation, sinon à l'harmonie entre ces deux types d'échanges. Se servant, de façon en apparence paradoxale, de la préface de *Chatterton* de Vigny qui affirme l'inutilité marchande de l'artiste, elle relève que le poète romantique insiste également sur la nécessaire rémunération de l'écrivain : marchandise et objet sacré à la fois, le fruit du labeur de l'écrivain – c'est-à-dire son œuvre, mais aussi son nom – appartient de plein droit à ces deux ordres de réalité. Entre *Chatterton* et les *Conseils aux jeunes littérateurs* de Baudelaire, rédigés quelques années plus tard, se joue selon Sicotte une rupture importante : la revendication d'autonomie de la littérature (Bourdieu) se substitue à l'espoir démesuré d'une harmonisation de la logique du don et de la logique du marché dans l'univers littéraire.

¹⁸ L'article de Corina Sandu concerne quant à lui la représentation fictionnelle au XIX^e siècle de l'acte du don, en l'occurrence à une typologie des vêtements donnés, acceptés et rendus dans le cycle des *Rougon-Macquart*. Explorant tout la « société du texte » zolien (Duchet), l'article distingue entre l'aumône – au cours de laquelle le vêtement sert de produit de substitution à l'argent –, le don d'amour – au cours duquel se pose de la façon la plus aiguë le conflit entre valeur symbolique et valeur marchande de l'objet offert puis exhibé – et le don sémiotisant le pouvoir – signe ordinaire d'infamie et de soumission. Dans les trois cas se fait jour un don impur, sale, contaminé non pas tant par l'argent que par la logique de consommation bourgeoise.

¹⁹ Les articles de Michel Lacroix et de Marie Doga plongent dans le XX^e siècle. Les deux auteurs s'intéressent aux dons et aux modes de circulation dans les relations concrètes entre les écrivains, tels que les correspondances, publiées ou inédite, nous les révèlent. Ils nous font toucher du doigt, l'un avec Rivière, Proust, Paulhan et Dubuffet, l'autre avec Ponge, aux variations de l'amitié, ce « rapport sans dépendance » (Blanchot) et rattachent la réflexion sur le don aux (trop rares) théories sociologiques consacrées aux relations dilectives. Le don, montre Lacroix, concrétise l'amitié, restant sinon « à l'état immatériel » (lettre de Rivière à Proust) ; il prend dès lors diverses formes : don de parole et de texte (critique littéraire favorable, dédicaces, etc.), don d'argent, d'aliments et autres. Retournant au Bourdieu de *Raisons pratiques* et à sa théorie de « l'intérêt au désintéressement » dans les champs très autonomisés, Lacroix interroge en outre le rapport du don au capital social en littérature, c'est-à-dire au développement de réseaux sociaux sur lesquels l'écrivain peut se reposer. Là encore s'opère une double mise en tension : entre logique du don et logique marchande d'une part, entre soi et l'autre, d'autre part, au sein d'un univers concurrentiel mais aussi collaboratif. Marie Doga examine dans une perspective similaire les relations entre des écrivains (Ponge, Camus, Sollers) et leurs éditeurs (Tortel, Seghers, Paulhan). A partir de correspondances inédites, elle étudie les dédicaces, conseils, exemplaires, journaux qui s'offrent dans ce réseau auquel prend part Francis Ponge et où se croisent deux groupes d'avant-garde : la *NRF* et Gallimard d'un côté, *Tel Quel* et les éditions du Seuil de l'autre.

²⁰ La contribution de Laurence Ellena, par laquelle se referme le dossier, s'avère atypique et riche à plusieurs égards. Elle explore en effet une forme méconnue d'interaction entre littérature et sociologie, c'est-à-dire l'échange de références, de traces, d'intertextes. Tout en renversant la perspective, elle se place ainsi dans la lignée des travaux d'un Jacques Dubois sur le savoir sociologique des romanciers réalistes. Il appert que depuis Weber et Durkheim, mais surtout avec Bourdieu, Heinich et Lahire, la sociologie s'est considérablement servie de la littérature sans ses analyses. Il s'agissait là de faire jouer le discours d'autorité de la littérature, mais aussi d'accréditer le texte littéraire d'un sens sociologique qui ne lui retirerait pas sa valeur littéraire. Le bénéfice peut être réel pour les deux textes, voire pour les deux

auteurs en présence, parce qu'ils appartiennent à des sphères distinctes. Don et contre-don, encore une fois, mais sans intentionnalité.

²¹ Ce dossier entend ainsi ouvrir un vaste chantier, dans lequel l'étude des représentations rencontre celle des pratiques, des positions et des postures. Loin de clore le débat, il voudrait susciter l'intérêt pour d'autres études sur les interactions entre le don et la littérature.

Bibliographie

Bourdieu (Pierre), « L'intérêt du sociologue », dans *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, pp. 124-131.

Bourdieu (Pierre), « Quelques propriétés des champs », dans *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, pp. 113-120.

Bourdieu (Pierre), « Un acte désintéressé est-il possible ? », dans *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, « Points essais », 1994, pp. 147-172.

Caillé (Alain), « Don et association », *Revue du MAUSS*, n° 11, 1998, p. 75-83.

Caillé (Alain), *Don, intérêt et désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, Préface à la nouvelle édition, Paris, La Découverte – MAUSS, 2005, p. 7-14.

Chartier (Roger), *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIVe-XVIIIe siècle)*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque Histoire », 1998.

Godbout (Jacques), « Recevoir, c'est donner », *Communications*, n° 65, 1997, pp. 35-48.

Heinich (Nathalie), *Être écrivain. Crédit et identité*, Paris, La découverte, « Armillaire », 2000.

Hyde (Lewis), « Des dons et des talents », dans Chanal (Philippe) (dir.), *La société vue du don. Manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée*, Paris, La Découverte, « Texte à l'appui/bibliothèque du MAUSS », p. 519-521, 2008.

Mallarmé (Stéphane), « Don du Poème », dans *Poésies*, éd. Lloyd James Austin, Paris, GF Flammarion, 1989, p. 65.

Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » (1923-1924), repris dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Pressesuniversitaires de France, coll. « Quadriga », 2001.

Montandon (Alain), *Désirs d'hospitalité. De Homère à Kafka*, Paris, PUF, 2002.

Ponton (Remy), « Programme esthétique et accumulation du capital symbolique. L'exemple du Parnasse », *Revue française de Sociologie*, vol. XIV, 1973, pp. 202-220.

Sartre (Jean-Paul), *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1943.

Notes

¹ Mallarmé (Stéphane), « Don du Poème », dans *Poésies*, éd. Lloyd James Austin, Paris, GF Flammarion, 1989, p. 65.

² Sartre (Jean-Paul), *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1943, p. 685.

³ Hyde (Lewis), « Des dons et des talents », dans Chanal (Philippe) (dir.), *La société vue du don. Manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée*, Paris, La Découverte, « Texte à l'appui/bibliothèque du MAUSS », 2008, p. 519-520.

⁴ Voir Heinich (Nathalie), *Être écrivain. Crédit et identité*, Paris, La découverte, « Armillaire », 2000.

⁵ Hyde (Lewis), *art. cit.*, p. 520.

⁶ Ponton (Remy), « Programme esthétique et accumulation du capital symbolique. L'exemple du Parnasse », *Revue française de Sociologie*, vol. XIV, 1973, p. 218.

⁷ Caillé (Alain), « Don et association », *Revue du MAUSS*, n° 11, 1998, p. 75.

⁸ « La prestation totale n'emporte pas seulement l'obligation de rendre les cadeaux reçus ; mais elle en suppose deux autres aussi importantes : obligation d'en faire, d'une part, obligation d'en recevoir, de l'autre » (Mauss (Marcel), « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » (1923-1924), repris dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Pressesuniversitaires de France, coll. « Quadriga », 2001, p. 161).

9 *Ibid.*, p. 159.

10 Caillé (Alain), *Don, intérêt et désintérêt*. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres, Préface à la nouvelle édition, Paris, La Découverte – MAUSS, 2005, p. 7.

11 Bourdieu (Pierre), « L'intérêt du sociologue », dans *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 124.

12 Bourdieu (Pierre), « Un acte désintéressé est-il possible ? », dans *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, « Points essais », 1994, p. 164.

13 Bourdieu (Pierre), « Quelques propriétés des champs », dans *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, p. 119.

14 Godbout (Jacques), « Recevoir, c'est donner », *Communications*, n° 65, 1997, pp. 35-48 ; Montandon (Alain), *Désirs d'hospitalité. De Homère à Kafka*, Paris, PUF, 2002.

15 Chartier (Roger), *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIVe-XVIIIe siècle)*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque Histoire », 1998.

Pour citer cet article

Référence électronique

Björn-Olav Dozo et Anthony Glinoer, « Littérature et don », *COnTEXTES* [En ligne], n°5 | mai 2009, mis en ligne le 25 mai 2009. Consulté le 29 mars 2010. URL : <http://contextes.revues.org/index4282.html>

Auteurs

Björn-Olav Dozo

F.R.S.-FNRS — Université de Liège

Articles du même auteur

La mise en série de la littérature [Texte intégral]

Sur MORETTI (Franco), *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/croiser », 2008

Paru dans *COnTEXTES*, Notes de lecture

Ambivalence de l'éthylique [Texte intégral]

Représentations des figures d'auteurs alcoolisés dans la « nouvelle bande dessinée » francophone

Paru dans *COnTEXTES*, n°6 | septembre 2009

L'historiographie de la littérature québécoise vers un nouveau paradigme [Texte intégral]

Compte rendu de BIRON (Michel), DUMONT (François) et NARDOUT-LAFARGE (Élisabeth) (dir.), *Histoire de la littérature québécoise*, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, Montréal, Boréal, 2007

Paru dans *COnTEXTES*, Notes de lecture

Données biographiques et données relationnelles [Texte intégral]

Notes théoriques pour une utilisation complémentaire des outils quantitatifs

Paru dans *COnTEXTES*, n°3 | juin 2008

Compte rendu de Lemercier (Claire) et Zalc (Claire), *Méthodes quantitatives pour l'historien* [Texte intégral]

Paris, La Découverte, 2008, collection « Repères »

Paru dans *COnTEXTES*, Notes de lecture

Petites considérations polémiques et néanmoins objectives sur la recherche (en littérature) et sa diffusion (électronique) [Texte intégral]

Paru dans *COnTEXTES*, Prises de position

Anthony Glinoer

Université de Toronto

Articles du même auteur

Vers une sociologie économique des singularités littéraires [Texte intégral]

À propos de Karpik (Lucien), *L'économie des singularités*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2007.

Paru dans *COnTEXTES*, Notes de lecture

L'orgie bohème [Texte intégral]

Paru dans *COnTEXTES*, n°6 | septembre 2009

Du rififi chez Mallarmé [Texte intégral]

À partir de DURAND (Pascal), *Mallarmé. Du sens des formes au sens des formalités*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 2008.

Paru dans *COnTEXTES*, Notes de lecture

Classes de textes et littérature industrielle dans la première moitié du xixe siècle

[Texte intégral]

Paru dans *COnTEXTES*, Varia

Compte rendu de Yanoshevsky (Galia), *Les discours du Nouveau Roman. Essais, entretiens, débats* [Texte intégral]

Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, « Perspectives », 2006, 336 p.

Paru dans *COnTEXTES*, Notes de lecture

Ce que la littérature fait à la sociologie de l'art. Remarques à propos de *L'Élite artiste* de Nathalie Heinich [Texte intégral]

Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2005, 384 p.

Paru dans *COnTEXTES*, Notes de lecture

Droits d'auteur

© Tous droits réservés